

**IAKOV IVANOVITCH DE SAINT-GLIN (1776-1864),  
FRANC-MAÇON POUR LE SERVICE DU TSAR**

MIKHAÏL LEPËKHINE

Iakov Ivanovitch de Saint-Glin<sup>1</sup> doit être considéré comme l'une des figures les plus originales de l'histoire de la maçonnerie russe<sup>2</sup>. Il a connu un étonnant destin : né à Moscou du temps de Catherine II, ce Français devint un gentilhomme russe et finit ses jours dans la vieille capitale après l'abolition du servage. Dans l'histoire russe, Saint-Glin s'est illustré comme l'un des organisateurs du système de surveillance politique, mais en même temps, il s'est fait connaître pour avoir promu les idées des Lumières européennes dans la littérature et la pensée sociale russes ; effectivement, pendant la moitié d'une vie qui s'est prolongée presque jusqu'à l'âge de 90 ans, il n'a cessé aussi de familiariser le public moscovite avec les œuvres de Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Schiller, Kotzebue, Sterne, et, de ses jeunes années jusqu'à un âge avancé, de promouvoir par l'imagination et par la plume une conception de l'homme idéal<sup>3</sup>. Sa quête morale, à la charnière des

- 
1. Ou Saint-Glain ; la graphie retenue en Russie est Saint-Glin, c'est la raison pour laquelle nous l'adoptons ici. (*NdT*)
  2. Voir à son sujet : notice de A. Čerkas in *Russkij biografičeskij slovar'* [*Dictionnaire biographique russe*], 2<sup>e</sup> éd. [reprint], Moscou, 1995, p. 183-184 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo. 1731-2000 : Ènciklopedičeskij slovar'* [*La franc-maçonnerie russe. 1731-2000 : dictionnaire encyclopédique*], Moscou, 2001, p. 730 ; *Russkie pisateli. 1800-1917 : Biografičeskij slovar'* [*Les écrivains russes. 1800-1917 ; dictionnaire biographique*], 5, Moscou, 2007, sous presse (notice rédigée par M. P. Lepëxine).
  3. Cet aspect de la vie de Saint-Glin a fait l'objet d'un exposé par l'auteur au Colloque « L'influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle » à Paris, le 14 mars 2003, exposé intitulé : « La culture française du XVIII<sup>e</sup> siècle en Russie : un de ses derniers représentants, Jacob de Sanglen ».

XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'amena logiquement à la franc-maçonnerie, et pourtant, ce n'est pas dans les loges, mais comme serviteur de l'État qu'il a le mieux mérité de sa patrie. Du reste, ces deux aspects se mariaient tout naturellement puisque, si Saint-Glin entra dans la confrérie des francs-maçons de Saint-Pétersbourg, ce n'était pas seulement dans le cadre d'une quête spirituelle mais aussi sur l'injonction personnelle de l'empereur qui lui avait confié la mission de surveiller son supérieur direct...

Devenu expert dans la surveillance politique, Saint-Glin a joui de la confiance personnelle des deux empereurs qui se sont succédé, Alexandre I<sup>er</sup> et Nicolas I<sup>er</sup>. C'est à la demande du premier, en 1811, que Saint-Glin créa la Chancellerie spéciale du ministère de la Police, qui servit de base à la III<sup>e</sup> Division de la chancellerie particulière de Sa Majesté Impériale, et qui exista jusqu'en 1880 pratiquement sans changement. Sous le règne du second, Saint-Glin fut considéré comme un libéral et se retrouva lui-même placé sous surveillance policière. Néanmoins, c'est grâce à l'estime que Nicolas I<sup>er</sup> vouait à l'ancien chef de la surveillance politique qu'aucune suite ne fut donnée au *Rapport sur toute la Russie*, établi en 1831 par le prince franc-maçon A. B. Golitsyne, rapport qui accusait la quasi-totalité des personnalités de premier plan de la Russie de tremper dans le fameux « complot des illuminés ». Saint-Glin démontra en effet l'absurdité de ce rapport<sup>4</sup>. En tant que mémorialiste, Saint-Glin a laissé un bon souvenir à ceux qui ont écouté ses récits ou lu ses mémoires. Le jeune Alexandre Herzen a découvert bien des secrets de l'histoire politique de la Russie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XIX<sup>e</sup> grâce à ses relations personnelles avec Saint-Glin ; pour les historiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup>, les mémoires de Saint-Glin (plus précisément, la partie qui en est publiée) ont été une source d'informations exceptionnelle. Leur importance n'a pas totalement disparu à notre époque, même si le destin de Saint-Glin n'est pas sans évoquer un roman d'aventures qui aurait pu être écrit par son jeune contemporain, Alexandre Dumas Père.

Le père de Iakov, le gentilhomme gascon Jean de Saint-Glin, possédait un domaine sur les rives de l'Adour dans le diocèse

---

4. Voir N. K. Šil'der, « Dva donosa v 1831 godu » [*Deux dénonciations, en 1831*], XCVI/12, *Russkaja starina*, 1898, p. 517-538 et XCVII/1, p. 67-87 ; Ja. A. Gordin, *Mistiki i oxraniteli : Delo o masonskom dogovore* [Mystiques et gardiens de l'ordre : l'affaire du complot maçonnique], SPb., 1999 ; A. I. Serkov, *Istorija russkogo masonstva XIX veka* [Histoire de la maçonnerie russe au XIX<sup>e</sup> siècle], SPb., 2000.

d'Aire (Aire-sur-l'Adour) ; il était apparenté aux marquis de Séguin et profitait de leur protection. Le grand-père de notre héros avait épousé sa voisine, une demoiselle de Lortal, dont il avait eu deux fils ; l'aîné devait être nommé en 1789 général de brigade et c'est le cadet qui est le père de Iakov. On le destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais, ne ressentant aucun attrait pour la vie monastique, il s'enfuit en Espagne avant de se réfugier en Angleterre, accompagné partout d'un certain chevalier de La Payre, ami proche et parent lointain. Le père de Iakov, suivant son inclination, revint en France où il épousa la carrière des armes jusqu'au grade de capitaine des mousquetaires du roi mais, au début des années 1770, il fut contraint d'abandonner la France à la suite d'un duel qui fut fatal à son adversaire. La victime était un officier de noble lignée qui, pour son malheur, avait traité le chevalier de Saint-Glin de « défroqué », ce qui lui avait coûté la vie. Saint-Glin en fuite trouva asile à Moscou, toujours en compagnie de l'inséparable La Payre qui lui avait servi de second lors du duel. Après que son père lui eut fait parvenir trente mille roubles à valoir sur son héritage, Saint-Glin se fixa à Moscou où il russisa son nom en de Sanglin (russe *Sanglen*) et épousa une demoiselle de Brocas âgée de 15 ans. Celle-ci lui donna un fils, baptisé Iakov [Jacques], le 20 mai 1775. En 1780 le garçon perdit son père ; sa jeune mère l'éleva seule dans l'austère piété luthérienne, secondée par de La Payre, qui donna à l'enfant le goût de la lecture et fit beaucoup pour lui former l'esprit. On sait que ce personnage hors du commun exposa en détail à Saint-Glin l'histoire de sa lignée et lui inculqua les préceptes fondamentaux de la vertu et du devoir. Lorsque Saint-Glin reviendra vivre à Moscou, en 1795 et 1802-1807, il prendra toujours soin de recueillir ses avis et attachera toujours du prix à ses goûts littéraires. Lors de l'occupation de Moscou par les troupes de Napoléon en 1812, La Payre, qui était un royaliste fervent, ne craignit pas de faire part aux occupants de son credo politique, ce qui lui valut d'être fusillé sur le champ. On doit ajouter que certains contemporains considéraient aussi Saint-Glin comme un fils naturel du prince S. F. Golitsyne <sup>5</sup>. Tous les documents que le père avait apportés avec lui en Russie ont disparu lors de l'incendie de Moscou en 1812 dans la maison de Ia. I. Rost qui était le gendre de Saint-Glin.

Le jeune garçon étudia d'abord, de 1784 à 1788, dans la pension moscovite de J.-A. Keller ; celui-ci, luthérien de Schwerin, était un franc-maçon qui avait été initié en 1785 par le plus jeune

---

5. Voir *Russkaja starina*, 3, 1902, p. 503.

des frères Schröder dans la loge *Uranie (des Muses Réunies) [Uranii]* à Saint-Pétersbourg qui comptait de nombreux frères et qui travaillait selon le système suédo-berlinois en union avec la loge *du Silence [Moltchalivosti]* <sup>6</sup>. Le jeune Saint-Glin ne brillait pas particulièrement dans les études, ce qui attristait sa mère. À la fin des années 1780, un oncle général voulut faire venir l'orphelin chez lui en France mais la Révolution qui avait éclaté entraîna cet oncle au si bon cœur sous le couperet de la guillotine, de sorte que, pour découvrir les valeurs occidentales, Iakov fut contraint de remplacer Paris par Revel <sup>7</sup> où, de 1789 à 1792, il fit ses études au lycée. Il s'y signala par un premier exploit scolaire. À son arrivée, il ne connaissait pas un traître mot d'allemand, alors que l'enseignement se faisait en cette langue <sup>8</sup>. Pour parfaire le tout, notre ardent adolescent de 12 ans s'éprit de la fille d'un professeur, âgée de 25 ans, et lui déclara sa passion ; celle-ci lui répondit qu'elle ne partagerait son amour que lorsqu'il aurait réussi ses études. Conséquence de cette contre-proposition, Saint-Glin apprit l'allemand en peu de temps et si bien qu'en une seule année il réussit à titre externe les examens qui normalement se passaient en quatre ans ! Saint-Glin fut récompensé de cette prouesse par une épée d'argent, mais la demoiselle ne respecta pas sa promesse d'amour partagé. Cet épisode fit que Saint-Glin se sentit outragé par les gens instruits, considéra les professeurs et leurs familles comme des gens sans foi, et décida d'abandonner la science et de chercher fortune au service de l'État.

Alors qu'il était encore au lycée, Saint-Glin eut la possibilité d'approcher les puissants de ce monde ; le jeune lycéen s'était en effet gagné la faveur de N. B. Repnine, gouverneur général de Revel et Riga, en lui offrant une ode de sa composition imprimée sur du satin blanc. Notons au passage que Repnine aimait et savait user de son influence ; c'est grâce à lui, par exemple, qu'en 1764 Stanislav II Poniatowski avait été élu au trône de Pologne <sup>9</sup>. La faveur que lui marquait Repnine ouvrit à Saint-Glin les portes de la bonne société de Revel où il se lia avec l'écrivain allemand August Friedrich Ferdinand von Kotzebue, proche de Goethe et président de la municipalité locale. Celui-ci résida longtemps en Russie comme

6. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 386, 971, 975.

7. Nom russe ancien de l'actuelle capitale de l'Estonie Tallinn (allemand Revel). (NdT)

8. L'allemand était alors la langue de la bourgeoisie commerçante des villes et des nobles (les descendants des négociants de la Hanse et les barons baltes issus des anciens Teutoniques) dans les pays baltes annexés par la Russie. (NdT)

9. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 694 ; *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., tome correspondant à Rejtern-Rol'cberg, p. 93-118.

serviteur de l'état et le zèle qu'il mit à remplir ses fonctions lui valut par la suite d'être poignardé en 1819 par l'étudiant allemand Karl Sand qui avait trop lu Schiller et le considérait comme un espion d'Alexandre I<sup>er</sup> 10. Dans les années 1790 où Revel était exempte de troubles, rien ne permettait encore d'entrevoir une fin aussi tragique et cette relation nouée sur une « terre de chevalerie » fixa définitivement les goûts littéraires de Saint-Glin (« j'étais alors aussi bien chevalier que troubadour et les dames enflammaient mon esprit ») tout en le confirmant dans son intention de proposer ses services au trône de Russie.

En décembre 1793, Saint-Glin prit du service comme enseigne et fut nommé interprète à l'état-major de l'amiral A. G. Spiridov qui commandait le port de Revel et qui ne tarda à incarner pour l'adolescent l'idéal de l'homme accompli 11. L'état-major était basé à Revel et les heures de service de Saint-Glin n'avaient rien d'accablant : « Mes obligations étaient légères ; tout ce que me donnait à faire l'amiral, je mettais tout le zèle de la jeunesse à l'exécuter » ; il consacrait tout son temps libre à étudier « la littérature de l'Antiquité et la philosophie d'Emmanuel Kant », ainsi qu'à se perfectionner dans la langue russe. C'est à cette époque que Saint-Glin fut reçu maçon à la loge *Isis [Izidy]* de Revel, loge qui travaillait en allemand et selon le système anglais ancien (de Schröder). Bientôt mise en sommeil, la loge ne reprit ses travaux que vers 1811. Nous ne disposons pas de données fiables sur la composition de ses membres dans les années 1790 ; on dispose d'une liste de près de cent cinquante affiliés mais qui se rapporte à l'année 1811, même s'il ne fait guère de doutes que beaucoup des personnages qui y figurent étaient déjà membres de la loge avant sa mise en sommeil, comme von Kotzebue 12. On peut remarquer que Reprine et Spiridov, qui protégeaient Saint-Glin, étaient eux aussi d'éminents maçons. Reprine avait été initié par I. P. Elaguine en 1776 dans la loge *des Neuf Muses [Devjati muz]* dont ce dernier était le fondateur et le Vénérable ; à cette époque, les travaux de la loge se déroulaient déjà en suivant le système de von Reichel. À la même époque, Reprine participait au Chapitre du Phénix [*Kapitul Feniksa*], issu de la loge du même nom qui suivait le système des Templiers et qui, en 1776, s'unit à d'autres

10. *Ibid.*, tome correspondant à Knappe-Kjuxel'beker, p. 347-354 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo [...]*, op. cit., p. 425.

11. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., tome correspondant à Smelovskij-Suvorina, p. 243-245 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo [...]*, op. cit., p. 765.

12. *Ibid.*, p. 1113-1116.

loges de Saint-Pétersbourg pour constituer la Grande Loge Provinciale [*Velikaïa Provintsialnaïa Loja*]. Suite à l'expansion des systèmes inspirés de la chevalerie au sein de la franc-maçonnerie avait en effet été constitué le Chapitre « invisible » Phénix [*Kapitul Feniksa*] qui servait d'organe de direction à la Grande Loge Provinciale suivant le système suédois. Repnine fonda lui-même en 1779 à Kinburn <sup>13</sup> une loge dite « Militaire » qui travaillait selon le système suédois au sein de la Grande Loge Nationale. En 1785, Repnine participa à Moscou aux travaux des Rose-Croix, il fut admis par H. Ja. Schröder à un grade théorique et reçut des mains de I. V. Lopoukhine la charge de Premier Surveillant, ce qui lui permit d'ouvrir son propre atelier au sein de son état-major. Au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, Repnine participa quelque temps à la Société des hommes du Nouvel Israël (du Peuple de Dieu) [*Obchtchestvo liou-deï novogo Izrailia, Narod Bojii*] qui avait été fondée par le comte T. Grabianka et qui comptait fort peu de membres (moins de trente) ; on y retrouvait cependant des maçons aussi éminents que A. N. Golitsyne, A. F. Labzine, les frères A. A. et M. A. Lenivtsev, F. P. Loubianovski, P. I. Ozerov-Deriabine, S. I. Plechtcheïev, G. M. Pokhodiachine, D. P. Rounitch <sup>14</sup>... Spiridov, quant à lui, fonda en 1771 une loge à Livourne à l'occasion des opérations de l'escadre russe contre les Turcs dans les îles grecques ; en 1780 il était Vénérable et, à partir de novembre 1781, Grand Maître de la loge *Neptune à l'Espérance* [*Neptuna k nadejde*] de Kronstadt, qui travaillait selon le système de la Grande Loge Nationale ; en 1786-1787 il était membre du 3<sup>e</sup> degré de la loge *du Silence* de Saint-Pétersbourg qui travaillait, elle, selon le système de la Grande Loge Provinciale <sup>15</sup>.

En 1795, Saint-Glin prit un congé de presque une année à Moscou, qu'il passa chez les parents de Spiridov et chez A. M. Nesterov, oncle de celui-ci.

On aurait de la peine de nos jours à trouver quoi que ce soit qui évoquât l'ancienne vie patriarcale à Moscou. En ce temps-là, tout le monde estimait que les forces et la tranquillité de l'État reposaient sur l'union dans la famille et sur l'éducation à la maison, et que les règles, les sentiments, l'exemple des pères ne pouvaient que renforcer l'amour envers le Tsar et la Patrie, que tout cela était transmis comme un patrimoine d'une génération à l'autre pour

---

13. Forteresse des bords de la mer Noire, conquise sur les Turcs en 1774 et demeurée aux mains des Russes jusqu'en 1857. (Ndt)

14. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo [...], op. cit.*, p. 949, 955, 956, 968, 980, 981, 1051.

15. *Ibid.*, p. 765, 950, 967, 994.

servir d'exemple aux générations suivantes. Effectivement, la vie avait alors un aspect plus pratique ; il y avait moins d'idées en circulation que de nos jours et leur petit nombre faisait que, dépourvues d'assise dans la réalité, elles n'étaient pas considérées [...]. En évoquant ces temps passés, cette liberté de penser, d'agir, on avait l'impression que la société toute entière reposait uniquement sur l'esprit de la société qui était fondé sur le respect des anciens, la morale et l'honneur <sup>16</sup>

Saint-Glin tomba pour toujours sous le charme de Moscou, mais il reçut l'ordre de retourner à Revel.

Pourtant, il fut autorisé par Spiridov à s'attarder, sur le chemin du retour, dans la capitale russe. Il écrit à ce propos :

Saint-Pétersbourg n'avait alors absolument rien qui rappelât la simplicité patriarcale de notre mère Moscou. Dans cette dernière dominait l'esprit national russe, tout évoquait la vieille Russie ; alors qu'à Saint-Pétersbourg tout rappelait quelque chose d'étranger, de non russe ; on parlait dans les salons en français, en n'utilisant le russe qu'avec les inférieurs. Et même les maisons des marchands suivaient ces usages. N'est-ce pas pour cela que les étrangers ont bien longtemps appelé la Russie « Moscovie <sup>17</sup> » ?

À Saint-Pétersbourg, Saint-Glin eut deux fois l'occasion de voir Catherine la Grande. L'impératrice était alors unanimement considérée comme un monarque exemplaire, « tous érigeaient en modèle sa générosité, son point de vue sur les choses, sur ce qui l'entourait, et c'est ainsi que tout ce qu'il y avait de bien se répandait par toute la Russie, lui étant emprunté <sup>18</sup> ». En avril 1796, Saint-Glin revint à Revel où il reprit son existence paisible, jusqu'à ce qu'en novembre il apprît le décès de Catherine II. Il ressentit cet événement comme une première illustration du caractère illusoire de l'existence en ce monde, ce qui ne devait cesser d'alimenter ses réflexions tout au long de sa vie :

Le siècle de Catherine est révolu. Elle est descendue au tombeau en même temps que le monde enchanté qu'elle avait créé. Un monde plein d'éclat car de nos jours, en 1860, il est considéré comme fabuleux. La Russie était alors riche et heureuse [...]. Catherine avait gagné les cœurs par sa bienveillance, elle avait hissé sur les sommets tout ce qui avait été entrepris par Pierre, était devenue aussi la réformatrice de la Russie et elle usait de son autorité comme une divinité terrestre. Comment ? en respectant ceux qui lui obéissaient ; c'est ainsi qu'elle a ennobli la soumission en la rendant morale. Elle a couvert la Russie de gloire par les victoires, les lois, et elle a obligé les étrangers non seulement à aimer celle-ci mais aussi à la respecter. Ayant supprimé la Chancellerie secrète, elle bannit la méfiance, la fit disparaître de nous et éleva ainsi notre esprit. On se mit à condamner tout haut ce qui était mauvais, à

---

16. Ja. I. Sanglen, *Zapiski* [Carnets], in *Russkaja starina*, XXXVI/12, 1882, p. 453-454.

17. *Ibid.*, p. 459.

18. *Ibid.*

louer ce qui était bien, et Catherine prêtait l'oreille à la voix du peuple, bien loin de la mépriser. Ce n'est ni par la crainte, ni par les châtiments, ni par la torture, mais par sa bonté qu'elle exerçait son autorité. Elle considérait d'en haut avec dédain les mesquineries, mais dans toutes les affaires d'importance guidait le char de l'État d'une main assurée. L'entrée de son palais, la garde, l'armée, la flotte, les grades civils, tout respirait la noblesse, l'honnêteté, un amour sincère envers la patrie, et tout cela était à son seul crédit. On ne craignait qu'une chose, être l'objet de son courroux <sup>19</sup>.

C'est à dessein que nous avons reproduit une citation aussi longue de Saint-Glin car on y voit le mémorialiste s'interroger sur la place des services spéciaux dans un État qui lui paraissait idéal.

La disparition de Catherine entraîna Saint-Glin à réfléchir au sens caché de son règne :

[...] Le bonheur même dont Catherine avait fait don à ses sujets devint ensuite cause de ses malheurs. La richesse des grands, leur puissance, l'opinion flatteuse qu'ils avaient du trône, la liberté raisonnable dont jouissaient surtout les nobles, l'amour pour le service de l'État, une ambition pleine de noblesse, tout cela créa un esprit de chevalerie qui avait ses racines non dans la conviction intime de ses propres mérites mais dans les seules apparences. Tout le pompeux édifice de l'état qu'avait bâti Catherine fut ébranlé lorsque l'on arracha l'or des uniformes, que l'on exigea que l'on aime travailler au service, que l'on rabaissa la noblesse, en un mot, lorsque l'on cessa de jeter de la poudre aux yeux ; qu'en est-il devenu de cette illusoire chevalerie ? [...] Le court règne de l'empereur Paul I<sup>er</sup> ne pouvait guère apporter quoi que ce soit d'important du point de vue de l'État et de la politique ; mais il n'en est pas moins remarquable qu'il arracha le masque de tout le monde fantasmagorique précédent, qu'il introduisit dans le monde de nouvelles idées et de nouvelles conceptions <sup>20</sup>.

Après que Paul eut accédé au trône, Spiridov, qui était depuis longtemps en butte à son hostilité, tomba de fait en disgrâce, en dépit des marques de dévouement qu'il prodiguait, ce dont témoignent les carnets de Saint-Glin. Au printemps de 1797, un jour après que l'estafette envoyée par Paul eut convoyé Spiridov en charrette jusqu'à la capitale, Saint-Glin prit la décision d'abandonner le service qui ne lui offrait plus aucune perspective de carrière et il se rendit à Moscou en passant par Pskov. À cette époque, sa mère, qui avait épousé en secondes noces le colonel Schäffer, mourut à l'âge de 39 ans en lui laissant en héritage un domaine dans le district de Kline. Saint-Glin était déjà marié et avait un fils ; sa famille, qu'il avait laissée à Revel, arriva aussi en 1797 à Moscou.

Si l'accession au trône de Paul I<sup>er</sup> entraîna la disgrâce de Spiridov, elle permit par contre à Repnine de gagner les faveurs du

---

19. *Ibid.*, p. 464.

20. *Ibid.*, p. 468.

nouveau souverain. Il fut nommé général-feldmaréchal et devint ainsi l'une des principaux personnages de l'empire. Saint-Glin s'empressa de rejoindre la capitale où, la même année, le comte P. A. Pahlen, gouverneur général de Saint-Pétersbourg, le nomma en lui conservant son grade au ministère de l'Amirauté sur recommandation de son frère, baron à Revel, et sous les ordres directs du vice-président I. A. Golenichtchev-Koutouzov. « Cet homme âgé et respecté réunissait en lui le legs de Pierre I<sup>er</sup>, d'Élisabeth tout en appartenant au siècle de Catherine. Effectivement, à des connaissances phénoménales, il ajoutait la fermeté de Pierre, la bonté d'Élisabeth et la grandeur de Catherine. L'empereur Paul le connaissait depuis longtemps, l'estimait et l'appréciait <sup>21</sup>. » Il convient de noter que Golenichtchev-Koutouzov avait également été une figure marquante de la franc-maçonnerie à l'époque de Catherine <sup>22</sup> ; servir sous ses ordres permit à Saint-Glin de passer sans embûche le cap de la fin du règne de Paul.

Paul restera à jamais une énigme psychologique. Doté d'un cœur bon, sensible, d'une âme pleine de noblesse, d'un esprit cultivé, d'un amour ardent envers sa patrie, de la mentalité d'un chevalier des temps passés, il inspirait en même temps l'effroi à ses subordonnés [...]. Rien d'étonnant donc à ce que, parmi cette bourrasque politique et morale, le siècle de Catherine ait disparu instantanément, et que personne n'ait su que faire et comment procéder ! Il n'y avait rien de stable et tout le monde avançait à l'aventure en plein brouillard. Chaque instant s'accompagnait de quelque chose d'imprévu, qui semblait aller à l'opposé des conceptions et usages précédents [...]. Quant à l'empereur, il fut pris de troubles et tomba dans une sorte de folie passagère. Mais même dans ces périodes sombres brillaient les étincelles d'un esprit lumineux, d'un sens de la justice rigoureux, d'une âme bonne et même d'une grande noblesse. Je me suis efforcé de témoigner de ces instants précieux auprès des générations suivantes ; ils permettent d'apprécier ce qu'aurait pu être cet empereur si les circonstances éprouvantes de sa vie passée n'avaient irrité son caractère. Dans ses derniers instants, il ne voyait dans les hommes honnêtes, dotés d'intelligence, que des ennemis, à l'exception de ceux qu'il gardait auprès de lui par habitude, qu'il avait élevés, couverts de gratifications, et qui ne surent pourtant pas le préserver du danger qui le menaçait. Le mécontentement était général <sup>23</sup>.

Voici ce que Saint-Glin devait écrire sur l'assassinat de l'empereur :

Paul n'est plus. Si l'on passe en détail les particularités de son caractère et les circonstances extérieures qui exercèrent sur lui une forte influence, on ne peut

21. *Ibid.*, p. 481.

22. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, *op. cit.*, p. 626-627 ; A.I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 247.

23. Ja. I. Sanglen, *Zapiski*, *op. cit.*, p. 495.

qu'éprouver de la pitié pour ce malheureux empereur. Avec son grand savoir, son sens inflexible de la justice, il nous a quittés comme un chevalier des temps passés [...], et chose étrange ! Il voulait encore plus enraciner l'autocratie, mais par ses actes il n'a fait que la saper. En exilant, sous le premier coup de la colère, dans la même charrette, le général, le marchand, le sous-officier et l'estafette, il a appris trop tôt, à nous et au peuple, que la différence de condition est illusoire. C'était un véritable travail de sape car, sans différenciation sociale, l'autocratie ne peut se maintenir. Il nous a été donné, ou bien trop tôt, ou bien trop tard. S'il avait hérité du trône après Ivan Vassiliévitch le Terrible, nous aurions béni son règne. Mais il est apparu après Catherine, après un siècle de bienveillance, de miséricorde, de bonheur, et a reçu le titre de tyran. Il a été victime de l'emportement de son caractère <sup>24</sup>.

Relevons que la bourrasque du règne de Paul ne fit qu'effleurer Saint-Glin, ce que l'on ne peut dire de von Kotzebue qui fut tout d'abord arrêté sur ordre de sa Majesté à la frontière et relégué en Sibérie, pour ensuite, de Kourgane, être rappelé dans la capitale, comblé de faveurs et nommé directeur du Théâtre allemand de Saint-Petersbourg <sup>25</sup>. Fin février 1801, Saint-Glin fut contraint sur les instances de son épouse de demander à être libéré de ses obligations (de peur d'être exilé en Sibérie) ; ce fut Alexandre I<sup>er</sup> qui accéda à sa demande. En 1801, Saint-Glin partit en empruntant la voie d'eau pour rejoindre les terres vierges, de 600 arpents d'étendue, dont il avait fait l'acquisition auparavant dans la province de Nijni-Novgorod, avec l'intention de mettre son domaine en valeur. « Enfin, après bien des épreuves, des émotions et des privations de toutes sortes, nous finîmes par arriver à bon port, et, hélas ! bien vite, tout ce dont je rêvais, tout ce qui de loin me paraissait avantageux et même séduisant, apparut sur place incommode, ou pour mieux dire, parfaitement impossible <sup>26</sup> ! Saint-Glin finit par rejoindre avec sa famille Nijni-Novgorod où il fut élu président du tribunal de conciliation.

La vie paisible de la campagne put contenter Saint-Glin quelque temps, mais son ambition réclamait davantage. Un an ne

24. *Ibid.*, p. 496-497.

25. Voir S. I. Mel'nikova, « A. F. F. von Kocebu – pervyj direktor Nemeckogo imperatorskogo teatra v Sankt-Peterburge v načale XIX veka » [A. F. F. von Kotzebue, premier directeur du Théâtre impérial allemand de Saint-Petersbourg], in *Nemcy v Rossii : Problemy kul'turnogo vzaimodejstvija* [Les Allemands en Russie : problèmes d'interrelations culturelles], SPb., 1998, p. 274-278 ; G. Ratgauz, « Avgust Kocebu : Èskiz k portretu čestoljubca » [August von Kotzebue : esquisse pour le portrait d'un ambitieux], in A. Kocebu, *Dostopamjatnyj god moej žizni : Vospominanija* [Une année marquante dans ma vie : souvenirs], Moscou, 2001, p. 304-315.

26. Ja. I. De Sanglen, *Zapiski. Aleksandr I* [Carnets. Alexandre I<sup>er</sup>], *Russkaja starina*, XXXVII/1, 1883, p. 6.

s'était pas écoulé qu'il fut nommé par le ministre de la justice G. P. Derjavine au grade d'assesseur de collège dans les bureaux des Domaines de Moscou. Son proche collaborateur était le célèbre dramaturge N. M. Chatrov, qui introduisit Saint-Glin dans le monde littéraire de Moscou. À noter que, par la suite, Chatrov devint un franc-maçon éminent qui fréquenta à compter de 1817 la loge moscovite *des Chercheurs de la Manne* [*Ichtchouchtchikh manny*] et, dans les années 1819-1831, le Degré Théorique [*Teoretitcheskii gradous*]; suite à l'interdiction des loges maçonniques en 1822, les séances de cette dernière loge se déroulaient à son domicile<sup>27</sup>. Le supérieur hiérarchique de Saint-Glin et de Chatrov était le prince N. M. Kozlovski, l'un des représentants les plus éminents de la franc-maçonnerie russe des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles : il fut en effet membre, dès sa fondation en 1775, de la loge *Osiris* [*Ozirisa*], qui travaillait selon le système de Reichler avant de passer au système suédois, puis Second Grand Surveillant à partir de 1780 de la Grande Loge Provinciale (Nationale) avant de l'être en 1789 dans la loge moscovite *Écossaise* puis, en 1806, dans la loge *Neptune* [*Neptuna*] (il devait y être élu Premier Surveillant en 1808). Il participait en compagnie de Repnine aux travaux du Degré Théorique (Repnine y avait été initié par H. Ja. Schröder en 1785, cependant que Kozlovski l'avait été par Pozdneïev en 1791). En 1810 il assistait aux tenues *du Sphynx Mourant* [*Umiraiouchtchego Sfinksa*]<sup>28</sup>. Kozlovski était le protégé de Repnine et l'homme de confiance du comte A. K. Razoumovski qui lui avait confié ses affaires ; dans l'histoire de la franc-maçonnerie russe, la lignée des Razoumovski (le père et ses trois fils) symbolise toute une époque<sup>29</sup>. C'est chez Kozlovski que Saint-Glin fit la connaissance de A. D. Balachov, rencontre qui devait avoir pour lui par la suite des conséquences fâcheuses ; c'est Bogoslovski, mari de la sœur de Kozlovski, qui avait introduit chez lui Balachov, son ami d'enfance. Même si les obligations du service n'avaient rien de désagréable pour Saint-Glin (elles consistaient pour Kozlovski et ses subordonnés à surveiller les palais des environs de Moscou), il ne devait pas s'éterniser dans ces fonctions : un peu moins d'un an après son affectation, il demandait déjà à démissionner. Le prétexte en fut la cruauté qu'avaient manifestée ses collègues pour réprimer une nouvelle

---

27. A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 885, 1026, 1028, 1032, 1034.

28. *Ibid.*, p. 407, 956, 958, 969, 970, 1029, 1030, 1106, 1107.

29. *Ibid.*, p. 682-683.

révolte paysanne, ce qui affecta tant le kantien Saint-Glin qu'il demanda à être libéré du service pour raisons de santé.

Saint-Glin passa ce congé à Berlin, où il suivit le cours d'astronomie du professeur Johann Elert Bode (1747-1826), puis à Leipzig, où il se consacra à la philosophie auprès du professeur M. Platner. De retour à Moscou, Saint-Glin se présenta au poste de professeur de tactique à l'université de Moscou. Vinrent écouter sa leçon probatoire M. N. Mouraviev, N. M. Karamzine, I. I. Dmitriev, le prince A. I. Viazemski, A. D. Balachov, de même que tous les professeurs de l'université et tout un groupe d'officiers d'état-major. En 1804, Saint-Glin passa également un examen pour obtenir le titre de maître de langue et littérature allemandes près l'université de Moscou<sup>30</sup>. Auparavant, cette fonction avait été assumée pendant un quart de siècle par le professeur Ivan Heim qui venait d'être nommé recteur de l'université ; à compter des années 1780, celui-ci avait noué des liens étroits avec le milieu maçonnique où évoluaient N. I. Novikov et I. G. Schwartz. Heim devait cultiver ces liens jusqu'à la veille de sa mort : en 1811, c'est par son entremise que les francs-maçons purent faire officiellement l'acquisition de fontes destinées à leur typographie, et en 1818 il devint l'un des dirigeants du Chapitre moscovite des Nobles Chevaliers<sup>31</sup>.

Pendant trois ans, Saint-Glin appartint au corps enseignant de l'université de Moscou en qualité de maître de langue et littérature allemandes ; il composa à l'usage de ses étudiants une chrestomathie intitulée *Fragments de littérature étrangère* (Moscou, 1804). Il donnait en même temps des cours publics d'histoire militaire et de tactique (dont il devait exposer les principes dans plusieurs brochures éditées en 1808-1809). En 1806, Saint-Glin fut élu professeur adjoint d'histoire militaire. En plus de son travail à l'université, il s'adonnait à des activités littéraires. C'est ainsi que, de 1805 à 1807, en collaboration avec N. F. Kochanski et J. T. Buhle, il édita les *Nouvelles scientifiques de Moscou*, tout entières consacrées aux activités de l'université. À noter que ces deux collaborateurs étaient francs-maçons. Dans les annales de la franc-maçonnerie russe, le

---

30. *Biografičeskij slovar' professorov i prepodavatelej Imperatorskogo Moskovskogo universiteta* [Dictionnaire biographique des professeurs et enseignants de l'université Impériale de Moscou], 1, Moscou, 1855, p. 296-297.

31. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, *op. cit.*, tome correspondant à *Gaak-Gerbel'*, p. 350-352 ; A. I. Serkov, *Istorija russkogo masonstva XIX veka*, *op. cit.*, p. 79 ; *id.*, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 227-228.

professeur Buhle <sup>32</sup>, qui venait de Göttingen, est connu pour y avoir fait entrer A. I. Tourgueniev. Invité par M. N. Mouraviev à l'université de Moscou pour y être professeur ordinaire de droit naturel puis de théorie des Beaux-Arts, il est resté pas moins célèbre dans la littérature russe pour avoir compté parmi ses étudiants l'écrivain de génie A. S. Griboedov, qui était aussi un franc-maçon éminent <sup>33</sup>. Les relations de Kochanski, professeur de littérature russe au lycée de Tsarskoïe Selo, avec la franc-maçonnerie se situent plus tard ; de 1819 à 1822 il fut membre de la loge *de Michel l'Élu* [*Izbrannogo Mikhaïla*] et, en 1822, il fréquentait la loge *Élisabeth à la Vertu* [*Elizavety k dobrodeteli*] ; dans l'histoire de la littérature russe, on se souvient surtout de lui comme le maître du poète A. S. Pouchkine, qui n'était pas non plus étranger à la franc-maçonnerie <sup>34</sup>. De 1805 à 1806, en collaboration avec F. Ch. E. Reinhardt, Saint-Glin édita la revue mensuelle d'histoire et de littérature *Aurore* <sup>35</sup>, composée d'articles anonymes sur Rousseau, Voltaire, Schiller et autres astres contemporains de la littérature occidentale, et aussi de poésie <sup>36</sup>. En 1807, conformément à un projet élaboré par M. N. Mouraviev, Saint-Glin s'attela à l'édition du *Journal des Beaux-Arts* <sup>37</sup>, consacré à l'histoire et à la théorie des arts, mais le manque d'intérêt du public pour ces questions le contraignit à abandonner l'entreprise dès le troisième numéro. On doit relever que Mouraviev, franc-maçon <sup>38</sup>, était un admirateur du génie de Reptine, c'est ainsi que nous devons à sa plume une biographie

- 
32. Johann Theofil Buhle (1763-1821), d'abord professeur de philosophie à l'université de Göttingen ; il quitta ses fonctions à l'université de Moscou en 1807, à la mort de Murav'ev, et devint en 1811 bibliothécaire de la grande-princesse Elena Pavlovna jusqu'à sa retraite en 1814. Il prit part à Moscou à l'édition de plusieurs revues savantes. (NdT)
33. Voir *Biografičeskij slovar' professorov i predavatelej Imperatorskogo Moskovskogo universiteta*, op. cit., 1, p. 113-126 ; *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., tome correspondant à *Betankur-Bjakster*, p. 481-482 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 149-150.
34. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., tome correspondant à *Knappe-Kjuxel'beker*, p. 3873-3885 ; L. A. Čerereskij, *Puškin i ego okruženie* [*Puškin et son entourage*], 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Leningrad, 1988, p. 211 ; *Russkie pisateli 1800-1917 : Biografičeskij slovar'* [Les écrivains russes de 1800 à 1917 : dictionnaire biographique], Moscou, 3, 1994, p. 116-117 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 427, 428, 1057, 1065.
35. Russe *Avrora*.
36. Voir *Russkij arxiv*, 8, 1891, p. 442-443.
37. *Žurnal izjaščnyx iskusstv*.
38. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 565.

demeurée inédite à ce jour de ce grand diplomate et chef militaire <sup>39</sup> qui ne figure pas dans l'inventaire de ses manuscrits.

En 1807, Saint-Glin quitta brusquement l'université et partit pour Saint-Pétersbourg, où il fut attaché à l'état-major du prince P. M. Volkonski (futur feldmaréchal) qu'il accompagna lors de son voyage en Europe. À la suite d'un différend qui survint avec son supérieur, Saint-Glin fut renvoyé en Russie et mis à la disposition du ministre de la Guerre, le comte Araktcheïev. De 1808 à 1811, il publia des travaux sur l'art militaire <sup>40</sup> ; nous ne disposons pas de témoignage qui nous permettrait de savoir comment ils furent accueillis par le public. Saint-Glin suggéra à Araktcheïev de faire publier une revue militaire mais après que le projet eut été approuvé et Rakhmanov nommé directeur, il demanda à se retirer du service. En effet, après que A. D. Balachov, qu'il avait connu à Revel, eut été nommé gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, Saint-Glin accepta la proposition de celui-ci de diriger la section étrangère du Bureau des Adresses ; rentra dans ses obligations le contrôle du courrier à destination de l'étranger. Pour l'accomplissement exemplaire de ses obligations, Saint-Glin fut décoré de l'ordre de Saint-Vladimir du 4<sup>e</sup> degré.

C'est en 1809 que Saint-Glin eut un premier contact avec la franc-maçonnerie en entrant en relation avec les francs-maçons de Saint-Pétersbourg. Il fut reçu au sein *du Chapitre du Phénix* qui travaillait selon le système suédois et regroupait près de deux cents membres parvenus aux plus hauts grades <sup>41</sup>. Après la nomination de l'adjudant général A. D. Balachov le 25 juillet 1810 au poste de ministre de la Police, fonction qu'il ajouta à celles de gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg qu'il occupait déjà et de membre du Conseil d'État <sup>42</sup>, Saint-Glin fut rattaché à son service sur ordre de l'empereur, en qualité de chef de la Chancellerie spéciale de ce ministère. Il s'attacha les services de P. Ia. von Fock, originaire de

39. OPI GIM, F. 445, n° 121.

40. Ja. De-Sanglen, *O voïnskom iskusstve drevnix i novyx vremen* [De l'art militaire des temps anciens et modernes], SPb., 1808 ; *id.*, *Kratkoe obozrenie voïnskoj istorii XVIII stoletija* [Précis d'histoire militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle], Moscou, 1809 ; *id.*, *Istoričeskie i taktičeskie otryvki* [Fragments d'histoire et de tactique], SPb., 1-2, 1809-1811.

41. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 1108-1111.

42. *Ibid.*, p. 82-83 ; *Russkij biografičeskij slovar'*, *op. cit.*, p. 442-444 ; D. N. Šilov, *Gosudarstvennye dejateli Rossijskoj imperii. Glavy vysšix i central'nyx učreždenij. 1803-1917 : Bibliografičeskij spravočnik* [Les hommes d'État de l'Empire russe. Les chefs des institutions principales et centrales. 1803-1917. Guide bibliographique], 2<sup>e</sup> éd., SPb., Dmitrij Bulanin, 2002, p. 60-64.

Revel, qu'il avait rencontré à Moscou dans les années 1800, son cadet de huit ans (l'année et le lieu de naissance 1774 à Moscou qu'on lui attribue sont erronés) qui devait s'illustrer ensuite dans l'espionnage politique. Les fonctions qu'assumait Saint-Glin correspondaient à celles d'un directeur de département. Parmi ses obligations directes figurait celle de rédiger les rapports de son ministre destinés à l'empereur, ce qui permit à Saint-Glin d'accompagner Balachov tous les jours chez le monarque. À ce poste, il s'adonna, à côté de ses activités littéraires, au contre-espionnage contre les agents de Napoléon, réels ou imaginaires, en fait surtout les individus qui répandaient de fausses rumeurs. Il manifesta une grande tolérance envers les opposants. Ceux-ci, cela dit, étaient en fait, en cette époque heureuse, presque exclusivement composés de vieux-croyants, qui n'hésitaient pas, pour se racheter à verser de généreux pots de vin <sup>43</sup>. Plus tard, dans *Passé et pensées*, Herzen évoquera, attendri, le temps où « la police secrète n'était pas encore devenue le corps autocrate des Gendarmes, mais ne consistait qu'en une chancellerie placée sous les ordres de ce bon vieux voltairien de Saint-Glin, amateur de bons mots, bavard intarissable et humoriste dans le genre de Jouy <sup>44</sup>. Sous Nicolas I<sup>er</sup>, Saint-Glin se retrouva lui-même placé sous la surveillance de la police avec une réputation de libéral <sup>45</sup> »

En 1810, à la demande personnelle d'Alexandre I<sup>er</sup>, Saint-Glin sollicita son admission dans la loge *Pierre à la Vérité* [*Petra k istina*], qui s'était formée à l'initiative des nombreux Frères germanophones (près de 450) de la loge *Le Pélican* [*Pelikana*] <sup>46</sup>. Selon A. I. Serkov, son parrain était Balachov en personne <sup>47</sup>, qui était encore loin de soupçonner qu'à la demande de l'empereur son subordonné était chargé de le surveiller. Qu'est-ce qui peut justifier cette affirmation ? Balachov avait été initié en cette même année 1810 et il fréquentait deux loges, *Palestine* [*Palestina*] et *Les Amis Réunis* [*Soedinennykh Drouzeï*]. Toutes deux travaillaient alors en langue française et étaient issues de la loge *Vladimir à l'Ordre* [*Vladimira k poriadkou*], qui s'en tenait au système de la Grande

43. Voir *Russkaja starina*, 11, 1892, p. 437-439.

44. Victor Joseph Étienne de Jouy (1764-1846), académicien, dramaturge et écrivain, auteur de *L'Hermite de la chaussée d'Antin*. (NdT)

45. A. I. Gercen, *Sobranie sočinenij v 30 tomax* [Œuvres en 30 volumes], Moscou, 1954-1964, 8, p. 57-58.

46. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 1079-1086.

47. *Ibid.*, p. 1084.

Loge Provinciale et était apparentée à la loge *Pierre à la Vérité* <sup>48</sup>. Balachov était Vénérable de la loge Palestine et Chevalier de l'Orient dans la loge *des Amis Réunis* ; il était depuis leur fondation membre d'honneur de ces deux loges et c'est certainement en cette qualité qu'il put recommander son subordonné Saint-Glin.

Qu'est-ce qui avait bien pu inciter Balachov *personnellement* à venir accroître le nombre des maçons russes ? Nous avancerons l'hypothèse que lui aussi avait accédé aux deux loges *certainement pas de son propre chef*, mais pour jouer temporairement, en liaison avec ses fonctions officielles, un rôle d'appât, d'entremetteur et d'enquêteur. L'activité déployée par les loges de Saint-Petersbourg en 1810 et le flot de nouveaux initiés qu'elles accueillaient se heurtaient à l'incompréhension non seulement du pouvoir mais aussi des maçons de la vieille génération. C'est ainsi qu'on voit I. A. Pozdneïev écrire à son fils Nikolai le 29 janvier 1810 :

Un conseil, mon ami : ne pas fréquenter les loges de Saint-Petersbourg, car je vois bien que ceux qui les ont rejointes ignorent tout de la franc-maçonnerie, et leurs mœurs témoignent qu'ils sont avant tout dans l'erreur ; quant à leurs travaux, ils consistent surtout à parer les loges, à dresser des tables pour des banquets fins et dispendieux, et beaucoup s'adonnent à la boisson ; et ce faisant, ils se querellent et n'apprennent rien. Que va-t-il en advenir ? ils vont si bien faire qu'à la longue ils finiront par abandonner ce qui était auparavant la règle, faute de Vénérables compétents et généreux, capables de les contenir et de leur enseigner discrètement, amicalement, avec constance, comment progresser dans la connaissance de soi, de la Nature, de son Créateur et Sauveur, et des moyens que Celui-ci met en œuvre pour parvenir à ses fins <sup>49</sup>.

On peut douter que Balachov, aussi bien du fait de ses qualités morales, d'où la *générosité* était totalement absente, que de ses connaissances rudimentaires, comme on peut l'attendre tout naturellement d'un néophyte de la franc-maçonnerie, ait pu être ce « Vénérable généreux et érudit » idéal qui aurait été capable de « contenir amicalement » ses frères et de les faire « avancer dans la connaissance ». Le but de la présence du ministre de la Police à la fonction de Vénérable était évident : il s'agissait, sinon d'influer sur le cours des événements, du moins d'observer personnellement ce qui se passait.

Or il y avait beaucoup à observer. Certains maçons russes, en particulier ce même Pozdneïev, étaient obsédés par le rêve de centraliser la direction de la franc-maçonnerie russe et de légaliser celle-ci. Ces rêves se fondaient, d'une part, sur l'idéalisation intel-

48. *Ibid.*, p. 1070, 1092.

49. A. I. Serkov, *Istoriia russkogo masonstva XIX veka*, op. cit., p. 68.

lectuelle, tradition russe, de la *verticale du pouvoir* qui a toujours, été considérée comme un remède universel à tous les maux de la société et de l'esprit, et d'autre part sur une jalousie sous-jacente envers le statut dont jouissaient d'autres *organisations non gouvernementales* :

On tolère bien toutes sortes de sociétés : ribote, débauche, trafic, cartes, chicane, source de désordres pour tout un chacun et de dépravation des mœurs ; tout cela n'est rien ; mais les maçons, malgré leur petit nombre, c'est une poutre dans l'œil pour tous, on leur en fait grief. Notre vie est ainsi connue, archiconnue de tous [...] ; et pourtant non, ils ne se calment point : nous sommes pour eux tous comme une écharde dans les yeux. Le comte Rostoptchine, le prince Prozorovski ont leur vie durant persécuté des gens si paisibles, et ils continuent de le faire uniquement parce que les maçons étudient ensemble : et ils ne peuvent se calmer, se battent contre des moulins ; or ce moulin-là fonctionne depuis tant de siècles déjà dans tous les États au vu et au su de tous [...]. Si Dieu pouvait seulement les calmer et les ramener au soin des affaires publiques qui réclament, elles, leur surveillance.

C'est ainsi que s'exprimait, cinq ans plus tard, Pozdneïev dans une lettre adressée à L. K. Razoumovski <sup>50</sup>.

Ce genre de rêveries naïves sur les principes rationnels qui devaient s'appliquer au gouvernement de la Russie s'accordaient avec les idées des maçons étrangers sur l'*esprit des lois* et sur les *valeurs communes à tous les hommes* dont auraient dû, selon eux, s'inspirer les autocrates russes pour aller dans leur sens. Sur le choix de la personne qui correspondrait le mieux aux projets des maçons aussi bien russes qu'étrangers, l'accord était unanime. L'artisan de la mise en pratique des plans échafaudés par les francs-maçons avait été désigné en la personne du grand-duc Alexandre-Frédéric de Wurtemberg, frère de l'impératrice Marie Fedorovna, la veuve de Paul I<sup>er</sup>. Il était général de cavalerie, commandait le régiment de dragons de Riga, et était aussi membre honoraire de l'Académie des sciences <sup>51</sup>. Par l'intermédiaire de Balachov, les « Frères français » présentèrent à Alexandre I<sup>er</sup> un plan selon lequel Alexandre-Frédéric de Wurtemberg, qui assistait depuis juin 1810 aux séances de la loge *des Amis Réunis*, devait être mis à la tête de toutes les loges maçonniques de Russie, ce à quoi le prince avait déjà donné son accord. Alexandre I<sup>er</sup> fit une réponse par écrit qui

50. *Ibid.*, p. 115.

51. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, *op. cit.*, 1, p. 137-140 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 207 ; D. N. Šilov, *Gosudarstvennye dejateli Rossijskoj imperii [...]*, *op. cit.*, 171-172 ; Ju. A. Kuz'min, *Rossijskaja imperatorskaja familija. 1797-1917. Bibliografičeskij spravočnik* [La famille impériale de Russie. 1797-1917. Guide bibliographique], SPb., 2003, p. 126-127.

invoquait des arguments de pure forme : « [...] Sa Majesté a apprécié le choix de ce prince ; mais considérant tout d'abord qu'il n'est pas russe, et qu'il peut donc être conduit à être révoqué dans le cadre du service, il vaudrait mieux proposer ce grade et cette fonction à quelqu'un d'autre <sup>52</sup>. » Il est possible que ce soit précisément en liaison avec ce projet avorté qu'Alexandre-Frédéric de Wurtemberg fut nommé en avril 1811 gouverneur général de Russie Blanche, ce qui entraîna son départ de Saint-Pétersbourg où il vivait depuis un an. Ce dernier détail ne pouvait qu'éveiller la méfiance de l'autocrate russe car auparavant le grand-duc avait passé un an et demi dans le domaine de Grünhof en Courlande, que lui avait offert Paul I<sup>er</sup>, ne s'absentant que fort rarement pour visiter la Cour de Saint-Pétersbourg ou aller inspecter son régiment à Riga.

Remarquons que, de fait, d'après les plans des francs-maçons, ce membre de la famille impériale n'était considéré que comme un candidat de rechange, une *doublure*, par les vraies têtes de la franc-maçonnerie (M. Iou. Vielgorski, qui s'affichait comme tel, et A. O. Pozdneïev, qui restait dans l'ombre), au cas où l'empereur aurait refusé la candidature de Vielgorski, que les maçons se proposaient de présenter en premier. Rappelons que dans la loge *Palestine* fondée le 4 mars 1809 par A. A. Jerebtsov selon le système français, c'est justement Vielgorski qui était devenu Vénérable et, de plus, tout de suite après son initiation <sup>53</sup>. L'explosion du nombre des affiliés à la franc-maçonnerie russe dans les années 1809-1810, précisément dans les loges qui travaillaient selon le système français, ou, selon la terminologie d'alors, « jerebtsovien », est reliée par A. I. Serkov à l'expansion de la franc-maçonnerie française en Russie à la même époque : « L'expansion rapide de la franc-maçonnerie "française" en Russie s'explique par le fait que, dans les années 1809-1810, Napoléon y avait envoyé sur la demande d'Alexandre I<sup>er</sup> un grand nombre de spécialistes (ingénieurs, médecins, etc.), dont beaucoup étaient francs-maçons. Il est aussi à relever que le choix des candidats incorporés à l'administration russe avait été opéré par Alexandre Kourakine, maçon éminent du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui occupait alors le poste d'ambassadeur à Paris <sup>54</sup>. » À en croire Serkov, en 1810, la franc-maçonnerie « française » se signalait encore par son apolitisme et la jovialité de ses mœurs.

---

52. A. I. Serkov, *Istorija russkogo masonstva XIX veka*, op. cit., p. 70.

53. Sur Vielgorski, voir *id.*, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 180.

54. *Id.*, *Istorija russkogo masonstva XIX veka*, op. cit., p. 69.

À la même époque, la symbiose entre l'État et la franc-maçonnerie se manifesta encore, pour cette fois dans une loge secrète, *L'Étoile Polaire* [*Poliarnaïa zvezda*], qui était étroitement liée à la Commission législative en Russie. Son fondateur avait été I. A. Fessler que Speranski avait fait venir de Berlin, un réformateur et historiographe de la maçonnerie, homme aux dons exceptionnels qu'attendait une étrange destinée<sup>55</sup>. Le plus vraisemblable est que *L'Étoile Polaire* fut fondée en 1809, car la date de 1807 indiquée par Serkov<sup>56</sup> est en contradiction avec celle de 1809 à laquelle il situe l'arrivée de Fessler à Saint-Pétersbourg. La date de 1809 est confirmée par les éléments suivants : 1. Tous les témoignages fragmentaires sur la composition de cette loge se rapportent aux années 1809-1810. 2. Comme nous venons de le mentionner, la période d'expansion des loges du système « français » que *L'Étoile Polaire* se proposait de coordonner concerne également les années 1809-1810. C'est ainsi que I. A. Fessler, docteur en théologie et professeur de langues orientales, luthérien et franc-maçon, fut invité par Speranski. Il devait occuper la chaire de langues orientales et de philosophie à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg rattachée à la Laure Alexandre Nevski où Speranski avait fait ses études et dont il avait été le préfet des études en 1797. C'est après son arrivée dans la capitale que Fessler avait organisé la loge secrète *L'Étoile Polaire* au sein de la Commission législative, loge qui ne regroupa jamais plus d'une vingtaine de frères (une source digne de foi mentionne le chiffre de quatorze). Le Vénérable en était M. M. Speranski, président de la Commission et suppléant du ministre de la Justice<sup>57</sup> ; il avait été nommé le 1<sup>er</sup> janvier 1810 secrétaire d'État. À la différence de bien des francs-maçons de fraîche date entrés dans les années 1809-1810, Speranski avait été initié par F. P. Klioutcharevski et I. V. Lopoukhine eux-mêmes,

55. Voir N. A. Popov, « Ignatij Avrelij Fesler, biografičeskij očerk » [Ignaz Aurelius Fessler, essai de biographie], *Vestnik Evropy*, 6, 1879, p. 586-643 ; P. A. Viskovatov, *Guber i Fesler* [Guber et Fessler], SPb, 1897 ; *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., tome correspondant à Faber-Cjavlovskij, p. 59-60 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 832.

56. *Ibid.*, p. 1088 ; *id.*, *Istorija russkogo masonstva XIX veka*, op. cit., p. 71.

57. Voir M. A. Korf, *Žizn' grafa Speranskogo* [Vie du comte Speranski], SPb, 1861 ; *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., p. 93-240, 240a-241i ; M. Raëff, *Michael Speransky : Statesman of Imperial Russia. 1772-1839*, The Hague, 1969 ; S. A. Čibirjaev, *Velikij russkij reformator. Žizn', dejatel'nost', političeskie vzgljady M. M. Speranskogo* [Un grand réformateur russe. Vie, œuvre, idées politiques de M. M. Speranski], Moscou, 1989 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, op. cit., p. 764-765.

c'est-à-dire par des compagnons de Novikov. Si Speranski était considéré dans sa loge comme le représentant des traditions du règne de Catherine, où s'était illustrée la franc-maçonnerie, Fessler, qui avait créé une Union prussienne des maçons savants, était le garant des liens internationaux de la loge. Tous les membres de *L'Étoile Polaire* faisaient partie de l'entourage immédiat de Speranski et se retrouvaient assez isolés dans les cercles maçonniques. Les premières tentatives de Fessler pour nouer des relations d'ordre maçonnique avec N. M. Karamzine n'eurent aucun succès, ce qui peut expliquer, à en croire A. I. Serkov, que Speranski se soit prononcé contre la nomination de l'écrivain au poste de ministre de l'Instruction Publique ; mais, à compter du mois de février 1811, les contacts entre Fessler et Karamzine devinrent réguliers <sup>58</sup>. À noter qu'à Moscou l'ami le plus proche de Fessler était Buhle. Le 21 juillet 1810, Fessler fut accusé d'athéisme et renvoyé de l'Académie ecclésiastique ; il trouva refuge à la Commission législative.

Dans une note ajoutée à la dénonciation formulée contre Speranski, on lit au sujet de Fessler : « [...] Exilé dans la ville de Saratov. A trouvé un emploi de surveillant à l'orphelinat Zlobine dans la ville de Volsk. Rentré à Saint-Petersbourg en 1833. »

L'expansion des loges dans la capitale en 1811 coïncida avec le début de la campagne menée pour discréditer Speranski qui, rappelons-le, était Vénérable dans les années 1809-1810 de la loge *L'Étoile Polaire*, qui était liée à la Commission législative ; elle servait en fait à Speranski d'avant-poste pour ses projets de réforme de la franc-maçonnerie russe <sup>59</sup>. Le départ de M. L. Magnitski en 1811 et le renforcement simultané de l'influence du comte F. V. Rostoptchine amenèrent ce dernier à rédiger des textes de nature à compromettre Spéranski ; celui-ci s'y trouvait accusé de diriger une conspiration d'Illuminés, dont le but principal était, sur le plan extérieur, de soumettre la Russie à Napoléon et, sur le plan intérieur, d'affranchir les paysans. Rostoptchine adressa d'abord ses notes à la grande-princesse Catherine Pavlovna, puis directement à l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>. À son niveau plus modeste, Balachov agissait dans le même sens en faisant répandre par les auxiliaires de police qui étaient sous ses ordres toutes sortes de rumeurs sur Spéranski (de même que sur Magnitski), rumeurs selon lesquelles ces deux hommes appartiendraient à la secte des Illuminés et

---

58. Voir *id.*, *Istorija russkogo masonstva XIX veka*, *op. cit.*, p. 71, 78.

59. Voir *id.*, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 764, 1088, 1089.

seraient des agents français. Conséquence logique de ces manœuvres qui allaient dans le même sens que les propres soupçons de l'empereur, Spéranski fut arrêté.

Dès lors, Alexandre I<sup>er</sup> devait aussi nourrir des soupçons à l'encontre de Balachov, son favori. Il chargea donc Saint-Glin, tout d'abord par l'intermédiaire du comte Armfeldt, puis directement, de le surveiller. Balachov, pour sa part, se vit confier la même mission à l'encontre d'Armfeldt. Balachov croyait en toute sincérité que Spéranski s'adonnait à la magie noire ; quant à Saint-Glin, il ne nourrissait aucune illusion par rapport à son supérieur. Si l'on en juge par ses carnets, Alexandre I<sup>er</sup> croyait sincèrement à l'existence d'un complot maçonnique ourdi contre lui, et considérait que ses artisans étaient Balachov, Spéranski, Bologovski et Magnitski. L'empereur estimait, comme le lui avaient suggéré Armfeldt et Balachov, que les Illuminés, dirigés par Weisshaupt, contrôlaient l'activité des francs-maçons russes par l'intermédiaire de la loge de son conseiller Spéranski, loge qui était fermée aux profanes ; Alexandre I<sup>er</sup> proposa donc à Saint-Glin d'y entrer <sup>60</sup>. Relevons la situation paradoxale qui s'était ainsi créée : sur instruction de Sa Majesté, le chef de la Chancellerie spéciale du ministère de la Police surveillait le ministre de la Police et ce dernier était chargé de la même mission sur le premier. Ni l'un ni l'autre ne savaient que « les maçons eux-mêmes voyaient en M. M. Speranski l'espion du gouvernement dans les loges <sup>61</sup> ». Remarquons aussi que Saint-Glin devait sa carrière à Balachov, cependant que ce dernier la devait à Spéranski. Par ailleurs, Alexandre I<sup>er</sup> avait accordé d'abord à Spéranski, puis à Balachov et enfin à Saint-Glin de longs entretiens confidentiels en tête-à-tête. L'une des maladresses de Spéranski avait justement été de confier à Balachov la teneur de ces entretiens, ce que ce dernier s'était empressé de rapporter à l'empereur. Celui-ci fut stupéfait de l'apprendre : « Pourquoi Spéranski était-il en contact avec le ministre de la Police ? Je lui accordais une confiance dont Balachov n'aurait jamais pu jouir, et sans doute personne d'autre au monde. L'un n'est qu'un vulgaire intrigant, comme je le vois ; l'autre est intelligent ; mais l'intelligence peut être aussi pernicieuse que l'esprit d'intrigue <sup>62</sup>. » À en juger d'après le comportement de Spéranski, celui-ci trouvait avantage à ce que Balachov occupe le poste de ministre de la Police et il le préservait dans la

---

60. Ja. I. De-Sanglen, *Zapiski : Carstvovanie Aleksandra I, op. cit.*, p. 32-33.

61. Voir A. I. Serkov, *Istorija russkogo masonstva XIX veka, op. cit.*, p. 90.

62. Ja. I. De-Sanglen, *Zapiski : Carstvovanie Aleksandra I, op. cit.*, p. 34.

mesure du possible de tout désagrément, interdisant par exemple à Saint-Glin, par l'intermédiaire de Bologovski, de le dénigrer.

Certains passages des *Carnets* de Saint-Glin nous plongent dans la perplexité. On comprend que le mémorialiste s'efforce de dépeindre son action sous le jour le plus favorable, mais bien des faits qu'il rapporte risquent de rendre sujets à caution l'ensemble de ce que son imagination nous dépeint. C'est ainsi que quand Alexandre l'interroge sur son appartenance à la franc-maçonnerie, Saint-Glin répond que ce serait sur instruction de Balachov qu'il a fréquenté la loge *Astrée* [*Astrei*] <sup>63</sup>. Ce témoignage rend suspect le récit qui suit sur le même sujet, puisque cet entretien avec l'empereur avait lieu en 1811 alors que la loge *Astrée* ne fut installée que le 20 août 1815 <sup>64</sup>. Plus loin, Saint-Glin raconte qu'Alexandre l'aurait engagé à intervenir dans cette loge pour proposer qu'Ivan V. Boeber (1750-1820) en soit élu Grand Maître : « Boeber et vous-même me rendez compte de tout ce qui se passe dans la loge ; mais que l'on ne fasse pas mention de mon nom. Pour ce qui est des procès-verbaux de la loge, vous me les communiquerez par l'intermédiaire du ministre de la Police. Après avoir montré vos notes à Boeber, vous me les transmettez <sup>65</sup>. » Sur proposition de Saint-Glin, Boeber fut élu Grand Maître, et Saint-Glin adjoint <sup>66</sup>. Lors de la publication des *Carnets* de Saint-Glin dans la revue *Rousskaïa starina* [*Passé russe*], M. I. Semevski devait faire remarquer que les récriminations d'Alexandre I<sup>er</sup> contre ses proches qui y sont rapportées coïncidaient mot pour mot avec les passages correspondants du livre de M. A. Korf, *L'avènement de l'empereur Nicolas* <sup>67</sup>.

On lit aussi, chez Saint-Glin, à propos de son entretien avec le comte Armfeldt :

Cet entretien me révéla un secret, qui était que Spéranski devait être impérativement sacrifié, sacrifice qui, sous prétexte de trahison, et en vertu de la haine qu'on lui vouait, devait rassembler toutes les couches de la population et susciter, en vue de la guerre qui s'annonçait, leur patriotisme. L'opinion, excitée par le secret, car il n'y avait pas là de crime flagrant, interpréta tout à sa manière, considérant que Spéranski était un traître et que c'était moi qui avais mis à jour un crime sans précédent <sup>68</sup>

63. *Ibid.*, p. 33.

64. Voir A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo, op. cit.*, p. 1044.

65. *Ibid.*, p. 42.

66. *Ibid.*, p. 44.

67. *Ibid.*, p. 46. (*NdT* : le titre russe de l'ouvrage de Korf est *Vosšestvie na prestol imperatora Nikolaja*)

68. Ja.I. De-Sanglen, « Zapiski : Aleksandr I [Carnets : Alexandre I<sup>er</sup>] », *Russkaja starina*, 37/3, 1883, p. 552.

En 1811 et 1812, Saint-Glin jouissait d'une confiance exceptionnelle de la part d'Alexandre I<sup>er</sup>. C'est en particulier avec lui, en tête à tête, à compter de décembre 1811, que l'empereur examina les activités de Spéranski comme celles de Balachov. Le 11 mars 1812, le souverain convoqua Saint-Glin et passa avec lui en revue toutes les mesures à prendre contre Balachov, à la suite de quoi l'intéressé fut démis de ses fonctions et envoyé en relégation le 17 mars 1812. Après que Spéranski eut été arrêté par Balachov lui-même et en présence de Saint-Glin, ce dernier fut chargé de saisir ses papiers et de conduire le dignitaire déchu en exil. Auparavant, l'empereur avait également demandé à Saint-Glin de surveiller secrètement Balachov. Ce dernier, qui ignorait tout et se refusait à accorder à Saint-Glin toute autonomie, repoussa la proposition de l'empereur de nommer celui-ci au poste de chef de la police de Saint-Pétersbourg, considérant qu'il était trop bon et trop pieux pour assumer ces responsabilités. Il faut noter que, dans la société, la réputation de Saint-Glin était pour le moins contradictoire. Contrairement à ce qui s'était passé pour lui à Moscou, Saint-Glin n'était pas introduit dans la bonne société de la capitale du Nord et n'avait aucun moyen de corriger la réputation désobligeante qui s'était attachée à son nom. Comme le rapporte Ph. Ph. Wiegel, tout le monde considérait Saint-Glin comme « un commissaire de police impudent et rusé : personne ne daignait ni lui parler ni le saluer <sup>69</sup> ». En outre, le nom même de Saint-Glin avait pris une connotation inquiétante du fait qu'il avait été étroitement lié à la disgrâce de Spéranski. Nous avons déjà signalé que celui-ci jouissait d'une réputation pour le moins sulfureuse, puisqu'on le considérait comme l'espion du gouvernement dans les loges. Les hauts fonctionnaires et la bonne société de Saint-Pétersbourg avaient d'ailleurs tout autant haï Spéranski quand il était en fonction, mais par la suite, après son triomphal retour en grâce succédant à sa disgrâce, ils jugèrent préférable d'exprimer une compassion de façade pour les infortunes qui l'avaient frappé et de s'indigner contre les misérables qui avaient calomnié un homme si pétri de vertus. Le fait que Saint-Glin, précisément, fût devenu l'incarnation de la scélératesse devait beaucoup à Balachov qui, alors qu'il avait été auparavant son ami et son protecteur, s'était métamorphosé en son pire ennemi en découvrant subitement que ce subordonné qu'il choyait tant le surveillait.

---

69. F. F. Vigel', *Zapiski* [Carnets], 3, Moscou, 1892, p. 115.

Le 26 mars 1812 Alexandre I<sup>er</sup> donna l'ordre à Saint-Glin de quitter la capitale le lendemain et d'aller se mettre à la disposition du ministre de la Guerre Barclay de Tolly ; le 14 avril Saint-Glin se présentait déjà à lui à Vilna et fut nommé directeur de la police militaire près la 1<sup>re</sup> armée de l'Ouest (en troquant son rang de conseiller de collège contre celui de conseiller militaire). Du début de la Grande Guerre patriotique jusqu'en décembre 1812, Saint-Glin dirigea *de facto* tout le contre-espionnage militaire russe <sup>70</sup>. Lors de la retraite, il organisa l'évacuation de Smolensk, c'est sous sa direction que le pont du Dniepr fut détruit et que l'icône miraculeuse de la Vierge de Smolensk fut préservée, les habitants abandonnant la ville sous sa protection. Le bien-fondé de certaines des dispositions arrêtées par Koutouzov (en particulier lors de la bataille de Borodino) a été mis en doute par Saint-Glin dans ses mémoires. « Quoi qu'en disent des relations erronées, c'est à Barclay que la Russie doit être reconnaissante : les restes de l'armée ont été sauvés par lui, et nous ne devons qu'à lui de ne pas avoir été anéantis par l'ennemi <sup>71</sup>. »

Pour sa fidélité à M. B. Barclay de Tolly, il fut écarté des affaires fin décembre 1812 et, de 1812 à 1816, se retrouva au service du ministre de la Guerre, le prince Gortchakov. En 1816, à sa demande, Saint-Glin fut admis à la retraite, ce à quoi l'empereur ne consentit que grâce à l'intervention du comte A. A. Araktchéïev. Le 23 mars 1816, conformément à ses souhaits, Saint-Glin fut rattaché au département d'Héraldique avec le grade de conseiller d'État ; sa pension fut réévaluée pour atteindre 4 000 roubles. Au cours de l'audience d'adieu qu'il lui accorda, Alexandre I<sup>er</sup> lui aurait dit : « Je ne t'ai pas mis en congé, tu restes en service, avec des appointements ; repose-toi ; si on a besoin de toi, je te rappellerai <sup>72</sup>. »

Pour que l'on ait une vue plus concrète de la façon dont Alexandre se comportait avec ses serviteurs, nous relèverons que Balachov, qui s'était totalement compromis à ses yeux, demeura pourtant encore trois ans l'un des personnages qui lui étaient les plus proches et à qui il confia des missions diplomatiques des plus délicates. Fin 1815, Sa Majesté l'écarta et il ne revint en Russie qu'en 1816 ; tout en conservant ses grade et fonctions (adjutant-

70. Voir V. M. Bezotosnyj, « Russkaja voennaja razvedka v 1812 g. » [Le renseignement militaire russe en 1812], in *Iz istorii Rossii XVII-načala XX vv.* [Pages d'histoire de la Russie du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup>], Moscou, 1995, p. 80-89.

71. Ja. I. De-Sanglen, *Zapiski : Aleksandr I, op. cit.*, p. 552.

72. *Ibid.*, p. 558.

général, lieutenant-général, membre du Conseil d'État, sénateur), il fut éloigné de la capitale en étant nommé en décembre 1819 gouverneur-général des cinq provinces de Russie centrale (Riazan, Toula, Orlov, Voronej et Tambov), fonction qu'il conserva jusqu'en mars 1828. Quant à von Fock, que Saint-Glin avait comblé de ses faveurs, la surveillance exercée contre son supérieur trouva sa récompense puisque Balachov le nomma à la place de Saint-Glin après la mise à l'écart de celui-ci. Von Fock désigna son frère cadet, Pëtr, à la place qu'il occupait auparavant en en faisant ainsi son propre collaborateur. La carrière administrative des deux frères se décida ainsi avec infiniment plus de succès que celle de Saint-Glin. C'est ainsi qu'en 1812 P. Ia. von Fock, qui assurait les fonctions d'administrateur de la Chancellerie spéciale du ministère de la Police, en devint dès 1813 le directeur ; au cours de la longue absence de Balachov, von Fock remplit *de facto* les fonctions administratives qui revenaient à un ministre ; lorsqu'en 1819 les deux ministères, Police et Intérieur, furent réunis, il devint le directeur de leur Chancellerie spéciale, puis, après qu'eut été instituée en juin 1826 la Troisième section, il fut nommé directeur de sa chancellerie, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1831. C'est ainsi que presque deux décennies durant P. Ia. von Fock dirigea de fait tous les services de renseignement politique dans l'Empire russe. Son frère lui servait d'adjoint, mais, après la disparition de son aîné, il fut contraint de passer au ministère des Finances. Il est remarquable que von Fock surpassa son bienfaiteur dans la carrière non seulement administrative mais aussi maçonnique. Son frère cadet, à l'instar de Saint-Glin, était entré en 1810 dans la loge *Pierre à la Vérité* dont il fut jusqu'en 1815 le Grand Maître suppléant de la section russe ; il devait fréquenter cette loge jusqu'à la fin de l'année 1816. Quant à Piotr von Fock, il fut élevé en 1811 au troisième degré et continua de fréquenter cette loge jusqu'à la même date que son frère. En 1810, le cadet entra dans une autre loge formée à partir de la loge *Pélican* [et qui avait pris le nom d'*Élisabeth à la Vertu* où, au bout d'une année, il reçut le troisième degré. Les deux loges travaillaient en allemand : celle de *Pierre à la Vertu* avait tout d'abord suivi le système suédois avant de passer à celui de Schröder, cependant que celle d'*Élisabeth à la Vertu* s'en tenait au premier système ; elles faisaient toutes les deux partie de la Grande Loge Directoriale Astrée. Lors de la fondation en 1815 de la loge *Michel l'Élu* (en tant que section russe de la loge *Pierre à la Vérité*), le cadet von Fock fut élu adjoint du Grand Maître, cependant que son aîné, qui faisait également partie des membres fondateurs,

représentait dans les années 1817-1818 la loge *Michel l'Élu* au sein de *L'Astrée*. De 1815 à 1817, le cadet fréquentait également la filiale de la société Engbud qui existait auprès de la loge *Pierre à la Vérité* ; le but de cette structure très fermée, dont l'activité était dirigée par F. L. Schröder en personne, était d'étudier la franc-maçonnerie <sup>73</sup>. Mais abandonnons maintenant ces carriéristes comblés par le destin pour revenir à notre malchanceux héros.

À partir de 1816, celui-ci vécut reclus dans sa propriété du district de Kline, dans la province de Moscou, où il possédait, selon les sources, 84 ou 153 âmes. Il ne commença à rendre des visites à ses voisins que dans la deuxième moitié des années 1820, mais, étant donné qu'il était « connu de la Russie sous un jour plus que défavorable », il se heurta à une antipathie non déguisée. C'est ainsi que le célèbre poète partisan D. V. Davydov mettait en garde les propriétaires environnants contre toute relation avec ce « provocateur », ce que Saint-Glin n'avait en fait jamais été <sup>74</sup>. À l'origine des rumeurs qui ternissaient la réputation de Saint-Glin on trouvait aussi le gouverneur général Moscou D. V. Golitsyne. Désireux de se justifier des calomnies colportées contre lui, Saint-Glin sollicita de Nicolas I<sup>er</sup> une audience afin de lui remettre plusieurs documents secrets ayant appartenu à Alexandre I<sup>er</sup>, et qu'il avait conservés.

Sur ordre de Sa Majesté, une estafette vint chercher Saint-Glin le 27 janvier et le conduisit au grand état-major de Saint-Pétersbourg, où il resta en qualité d'hôte du général A. N. Potapov, tout cela dans le secret le plus absolu. Pour examiner les documents d'Alexandre I<sup>er</sup> apportés par Saint-Glin, on organisa en secret une commission composée du comte A. Tchernychev, du comte Orlov et de l'adjudant-général V. F. Adlerberg, mais Saint-Glin refusa de confier ces papiers à nul autre qu'à l'empereur en personne. Lors de leur rencontre qui eut lieu le 6 ou le 7 février, Nicolas I<sup>er</sup> lui demanda d'expertiser la fameuse « dénonciation de toute la Russie » que lui avait remise le prince maçon A. B. Golitsyne ; il s'agissait d'un volumineux rapport intitulée « Sur l'Illuminisme en 1831 <sup>75</sup> », dans lequel étaient cités une foule de hauts personnages de l'époque d'Alexandre, encore en vie à cette époque ; tous étaient accusés d'ourdir un « Complot des Illuminés » dirigé contre l'Empire russe. Jusqu'à présent, bien des choses demeurent obs-

73. A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo, op. cit.*, p. 837, 838, 1047, 1053, 1062, 1064, 1067, 1079, 1085, 1111, 1112. XXXXX

74. Sur les raisons du malentendu qui les opposait, voir Ja. I. Sanglen, *Carnets, op. cit.*, p. 572.

75. Archives de la Bibliothèque nationale de Russie : OR RNB. F. 859. K. 5, n° 6.

cures dans cette affaire, on peut s'interroger en particulier sur la sincérité du délateur, son état psychique, ses motivations ; avait-il agi de son propre chef ou à l'instigation de quelqu'un d'autre ? Pourquoi le souverain ne diligenta-t-il pas une enquête, préférant recourir aux services de Saint-Glin ? Nous allons tenter d'apporter une réponse à toutes ces questions.

Le prince André Borissovitch Golitsyne, quatrième du nom <sup>76</sup>, avait 15 ans de moins que Saint-Glin et, jusqu'en 1831, leurs chemins ne s'étaient pratiquement jamais croisés. Dans la maçonnerie, ils avaient suivi des parcours différents, bien que partageant le même cercle de relations au sein des francs-maçons de la capitale ; mais la chronologie les séparait ; en effet, si Saint-Glin avait été actif au sein de la franc-maçonnerie dans les années 1809-1811, la période correspondante pour Golitsyne avait été les années 1816-1819, soit à une époque où Saint-Glin vivait déjà retiré dans son domaine de la région de Moscou et ne participait plus en aucune manière aux activités maçonniques. Il faut aussi tenir compte du fait que l'activité de Golitsyne avait pour cadre des loges qui adhéraient à l'union de la Grande Loge Provinciale, c'est-à-dire celles où Saint-Glin avait jadis ses entrées. En fait, bien qu'ils n'aient pu se connaître dans les loges *des Amis Réunis* (où Golitsyne n'entra qu'en 1816), *d'Élisabeth à la Vertu* (Golitsyne n'avait participé que trois fois aux travaux de cette loge qui atteignait des effectifs pléthoriques dans la période 1816-1819), *du Sphinx* [*Sfinksa*] (qui, au début, était proche des loges *Palestine* et *des Amis Réunis*) et *des Trois Vertus* [*Trekh dobrodetelei*] (où Golitsyne déploya l'essentiel de ses activités maçonniques au cours des années 1816-1821), ils avaient en commun un grand nombre de relations au sein de la franc-maçonnerie. Aussi bien Golitsyne que Saint-Glin n'étaient pas passés inaperçus, le premier par son exaltation religieuse alliée à une conduite excentrique ; le second, à cause des efforts déployés par Balachov, était connu pour avoir été le principal artisan de la chute de Spéranski ; que Saint-Glin et Golitsyne aient pu faire connaissance directement dans les loges est peu vraisemblable, sinon tout à fait exclu ; mais il ne fait pas de doute qu'ils ont fait partie de l'actualité maçonnique au même moment à la fin des années 1810. Avant cela, Golitsyne aurait pu retenir l'attention de Saint-Glin dans le cadre du contre-espionnage militaire en qualité d'aide de camp de M. A. Miloradovitch. En mai 1831, c'est-à-dire

---

76. Voir *Russkij biografičeskij slovar'*, *op. cit.*, tome correspondant à Gogol'-Gjune, p. 143-145 ; A. I. Serkov, *Russkoe masonstvo*, *op. cit.*, p. 251.

après l'expertise critique de son dossier par Saint-Glin, il invita par écrit celui-ci pour lui prouver la véracité de ses dépositions, mais Saint-Glin fit suivre ce courrier à l'empereur en lui rappelant qu'il lui était interdit d'avoir quelque relation que ce soit avec Golitsyne.

À en croire N. K. Schilder, qui est le premier à avoir étudié le volumineux exposé du prince Golitsyne, « dans la dénonciation soumise à examen se détache une figure centrale, celle de Spéranski, autour de laquelle se regroupent les autres personnages évoqués par l'auteur ; ils apparaissent comme des marionnettes dans une pièce dont le premier coquin et traître tire les ficelles ; tout le dossier a été concocté par l'ex-secrétaire d'Alexandre I<sup>er</sup> 77 ». L'exposé de Golitsyne se compose de deux parties pourvues d'annexes. La première est consacrée à l'exposé de la doctrine des Illuminés ; la seconde renferme une série de renseignements sur l'histoire de l'Illuminisme en Russie avec deux autres annexes : « Regard philosophique sur la Russie en 1831 » et « Regard politique sur la Russie en 1831 ». L'ouvrage de Golitsyne se terminait par un chapitre intitulé « Documents à l'appui des notes sur les illuminés », composé de différents textes.

Un exposé écrit aussi circonstancié d'une doctrine personnelle du complot apparue dans les années 1820 réclamait une réfutation scrupuleuse. Dans un premier temps, le dossier de Golitsyne fut confié à Tchernychev et Orlov qui, dans une note destinée au souverain et datée du 15 janvier 1815, déclarèrent que l'auteur de la dénonciation n'avait pu fournir aucune preuve de son bien-fondé. Saint-Glin, pour sa part, s'acquitta brillamment de la mission qu'on lui avait confiée en démontrant l'absurdité de l'accusation. Comme il le déclara, « la réfutation était à peine moins fournie que l'exposé lui-même 78 ». Ayant accompli la mission de Sa Majesté en un temps record et en ayant reçu pour cela les marques de reconnaissance de l'empereur, Saint-Glin retourna en février 1831 dans son domaine. Conséquence de son audience chez le souverain, les propriétaires voisins s'empressèrent de lui témoigner leur confiance et, dans les années 1832 à 1835, il fut élu aux fonctions de juge de district de Kline. Pensionné avec le grade de conseiller d'État actif, Saint-Glin retrouva ensuite sa Moscou natale.

Le seul point de contact de Saint-Glin avec la société de Moscou était son activité littéraire. Pendant les deux décennies précédentes, celle-ci avait été dépourvue d'orientation précise. Ses

---

77. N. K. Šil'der, « Dva donosa v 1831 godu », art. cit., p. 523.

78. Ja. I. Sanglen, *Zapiski*, op. cit., p. 573.

interventions dans différents genres étaient surtout liées aux circonstances ; on y trouvait des panégyriques en prose comme *À la mémoire du comte A. I. Koutaïssov, général tué à Borodino* (Saint-Pétersbourg, 1812), ou *Souvenirs devant le tombeau du prince V. S. Lvov* (Moscou, 1829), ainsi qu'une dissertation philosophique intitulée *De la vraie grandeur de l'homme* (Saint-Pétersbourg, 1813) et la compilation *Des temples, des prêtres, de la liturgie, des fêtes et des idées religieuses des Grecs anciens* (Moscou, 1815), qui lui valut, en 1833, l'approbation de V. K. Küchelbecker, formulée il est vrai quand celui-ci était en exil et se réjouissait du moindre livre qui lui parvenait. Au milieu des années 1820, Saint-Glin se rapprocha de M. P. Pogodine et collabora aux *Notes* et aux *Travaux* de la Société d'histoire et d'antiquités russes près l'Université Impériale de Moscou ainsi qu'à l'almanach *Uranie* (Moscou, 1826).

Tirant parti de l'intérêt subit pour Laurence Sterne apparu dans la littérature russe des années 1820, Saint-Glin rédigea un roman intitulé *Vie et opinions du nouveau Tristram*, publié initialement dans l'almanach *Les Soirées de Kalouga* (tome II, Moscou, 1825), puis en édition séparée (Moscou, 1829). Il s'agissait d'une imitation directe, par la forme et le contenu, du roman de Sterne *Vie et opinions de Tristram Shandy* ; toute une série d'adresses de l'auteur au lecteur et de réflexions étaient empruntées quasi littéralement<sup>79</sup>. Le seul compte rendu que nous connaissons de cet essai de Saint-Glin est très négatif<sup>80</sup>.

Installé à la fin de 1835 à Moscou, Saint-Glin devint le familier d'une série de salons et cercles littéraires, où il se tailla la réputation d'un habile conteur. T. P. Passek se souvenait ainsi des soirées organisées au domicile de son mari, le célèbre homme de lettres V. V. Passek, tous les lundis de 1840 à 1842 et dont les habitués étaient A. F. Weltman [Aleksandr Fomič Vel'tman] accompagné de son épouse, V. I. Dahl, F. I. Miller, K. I. Rabous, F. N. Glinka, mari et femme, M. L. Morochkine, I. I. Lajetchnikov, M. N. Makarov, N. A. Dourova. On y voyait aussi parfois T. N. Granovski, P. G. Redkine, N. K. Ketcher, S. P. Chevyrev, M. P. Pogodine, N. M. Yazykov et A. S. Khomiakov. « Dans ce cercle, les conversations tournaient le plus souvent autour de la littérature, du mouvement intellectuel, des nouvelles de la société et de la politique. [...] »

79. Voir V. I. Maslov, « Interes k Sternu v russkoj literature konca XVIII – načala XIX veka » [L'intérêt pour Sterne dans la littérature russe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>], in *Istoriko-literaturnyj sbornik v čest' V.I. Sreznevskogo* [Recueil d'histoire littéraire en l'honneur de V. I. Sreznevskij], Leningrad, 1924, p. 373-376.

80. Voir *Atenej*, 1830, 1<sup>re</sup> partie.

Ces discussions se distinguaient par la connaissance de la vie des participants ainsi que par le ton propre aux gens cultivés, il ne s'agissait point là d'un cercle refermé sur lui-même mais d'un groupe de gens qui appartenaient dans la société à l'intelligentsia<sup>81</sup>. » Saint-Glin était l'un des habitués de la maison des Passek. « Ancien chef de la police secrète sous l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> en 1802, et, semble-t-il, général en chef de la police de la Première armée en l'année 1812. Ces expériences lui avaient permis de connaître une foule d'événements et d'anecdotes de cette époque, qui, bien qu'on ne puisse la considérer comme enviable, recélat malgré tout quelque chose de noble, d'humain, qu'on trouvait même dans le gouvernement d'alors. Saint-Glin savait raconter avec de l'énergie, du relief ; doté d'un esprit agile, d'une mémoire colossale, il représentait à lui seul une chronique vivante<sup>82</sup>. » Familier de l'hôtel des parents de Herzen, il conta à ce dernier les détails de l'assassinat de Paul I<sup>er</sup>, en les présentant comme s'il les tenait d'Alexandre I<sup>er</sup> lui-même et aussi du favori tout puissant de Paul I<sup>er</sup>, le comte I. P. Koutaïssov. « Le bavardage de Saint-Glin, remarquait plus tard Herzen, est intéressant comme chronique vivante des cinquante dernières années. Esprit superficiel et un peu limité, mais d'une grande vivacité. Spirituel à sa façon avec une foule de faits intéressants<sup>83</sup>. » À cette date, Saint-Glin était définitivement entré dans son rôle de mémorialiste.

L'intérêt croissant, au milieu du siècle, pour Spéranski attira l'attention sur Saint-Glin, que les contemporains avaient presque tous considéré comme responsable de sa chute. Saint-Glin parlait lui-même fort volontiers, mais en termes généraux, de cette affaire<sup>84</sup>, mais sans entrer dans les détails, invoquant l'interdiction impériale. Le baron M. A. Korf, historien et secrétaire d'État, obtint de l'empereur l'autorisation que Saint-Glin lui communique lui-même tous les détails de l'affaire. Mais ces détails s'avèrent si peu reluisants qu'ils ne trouvèrent pas place dans le célèbre ouvrage de Korf *La vie du comte Spéranski* (Saint-Pétersbourg, 1861) et ne virent le jour que quarante ans plus tard. Pogodine rapporte que Saint-Glin fut « très mécontent du livre [...], peut-être parce que le baron ne faisait quasiment pas mention de lui. Il pensait qu'il était le seul à connaître l'affaire mieux que quiconque, même si la

81. T. P. Passek, *Iz dal'nix let : Vospominaja* [Souvenirs des années lointaines], Moscou, 2, 1963, p. 287.

82. *Ibid.*, p. 286.

83. A. I. Gercen, *op. cit.*, p. 314.

84. Voir S. G. Volkonskij, *Zapiski* [Carnets], SPb, 1902, p. 141-142.

mémoire, dans certains cas, lui faisait nettement défaut, sauf à supposer qu'il se soit gardé de tout révéler<sup>85</sup> ». Les objections critiques de Pogodine au livre de Korf étaient discrètement communiquées, pour des parties entières, à Saint-Glin, afin que celui-ci puisse les commenter et les compléter. Or Korf jugeait superflu de cacher le mépris dans lequel il tenait Saint-Glin. En fait, son récit prétendant que Nicolas I<sup>er</sup> déniait à Saint-Glin toute qualité, ne correspond pas à la vérité, ne reflète qu'une opinion subjective et engage sa seule responsabilité. Relevons que du vivant de Saint-Glin, le comportement extérieur de Korf à son égard était pourtant empreint de correction et notre vétéran du renseignement politique qui rencontrait si peu de sympathie dans son entourage était flatté qu'un personnage si haut placé lui témoignât tant d'égards<sup>86</sup>.

En 1860, alors qu'il est devenu un vieillard de 84 ans, à demi paralysé mais « gardant jusqu'à la fin de sa vie une mémoire claire, un cœur tendre [...] et un vif intérêt pour la politique<sup>87</sup> », Saint-Glin entreprit de rédiger ses *Carnets* à l'intention de ses seuls descendants, car il observait scrupuleusement la promesse donnée à Alexandre I<sup>er</sup> de garder jusqu'à la fin de sa vie le silence sur bien des choses qu'il savait. Rien d'étonnant donc que ni Korf ni Pogodine, en dépit de leurs efforts, n'aient réussi à prendre connaissance des *Carnets* en s'adressant à leur auteur<sup>88</sup>. Ceux-ci furent légués à l'historien militaire M. I. Bogdanovitch<sup>89</sup> qui, jusqu'en 1882, ne les donna en lecture qu'à l'empereur Alexandre II, qui porta dans les marges du manuscrit une série d'inexactitudes qu'il avait relevées<sup>90</sup>. Les *Carnets* ne furent publiés par M. I. Semevski que 18 ans après la mort de leur auteur<sup>91</sup>, mais amputés du chapitre sur l'assassinat de Paul I<sup>er</sup><sup>92</sup> et avec une série de passages expurgés par la censure<sup>93</sup>.

Le texte des *Carnets* ne porte aucune trace d'un travail préparatoire ou de corrections ultérieures ; la lecture du manuscrit donne l'impression que tous les événements rapportés se sont effective-

85. *Russkij arxiv*, 2, 1871, p. 1102-1103.

86. Voir les 11 lettres de Saint-Glin à M. A. Korf et V. D. Kornilov des années 1846-1847 qui sont conservées aux Archives d'État de la Fédération russe, fonds 728, dossier 1678a.

87. *Russkij arxiv*, 2, 1871, p. 1101.

88. *Ibid.*, p. 1163-1165.

89. Sur la destinée ultérieure des *Carnets*, voir *Russkaja starina*, 12, 1882, p. 714-715 ; 12, 1883, p. 740-741.

90. Voir archives littéraires : RO IRLI, f. 265 (*Russkaja starina*), bord. 2, n° 2499.

91. *Russkaja starina*, 12, 1882 ; 1-3, 1883.

92. Voir RO IRLI, f. 265 (*Russkaja starina*), bord. 2, n° 2498.

93. *Ibid.*, n° 2497.

ment passés tels qu'ils se sont gravés dans la mémoire d'une précision exceptionnelle du narrateur. Cela dit, on ne sait pas vraiment si ces souvenirs s'arrêtent intentionnellement à l'année 1831, époque où Saint-Glin quitte la vie active pour une vie contemplative, ou s'ils n'ont pu matériellement être menés plus loin. La présence du mémorialiste est parfois réduite au minimum, alors que dans d'autres cas, sa personnalité se voit manifestement attribuer une importance qui ne fut pas la sienne. Les *Carnets*, qui couvrent la période 1776-1831, accordent beaucoup plus d'attention aux événements de l'histoire russe (entre autres sous la forme de rumeurs et d'anecdotes) qu'à la vie personnelle du mémorialiste.

Le prince A. B. Lobanov-Rostovski, personnage politique et éditeur de travaux historiques, notait : « [...] La confrontation avec d'autres documents m'a conduit à la conclusion que les *Carnets* doivent être utilisés avec une extrême prudence, étant donné que Saint-Glin est resté fidèle à ses racines gasconnes <sup>94</sup>. » Les récits oraux de Saint-Glin, qui avaient été transcrits, mais sans trouver place dans les *Carnets*, furent aussi publiés <sup>95</sup>.

Le 1<sup>er</sup> avril 1864, le fils d'un capitaine des mousquetaires du roi de France mourut à Moscou et fut enterré au cimetière des Allemands sur les monts Vvedenski <sup>96</sup>. On pouvait lire sur sa pierre tombale : « Ci-gît le conseiller militaire et chevalier Iakov Ivanovitch de Saint-Glin, décédé le 1<sup>er</sup> avril dans la 94<sup>e</sup> année d'une vie exemplaire. Paix à son âme <sup>97</sup>. » En fait, le défunt était né le 20 mai 1776, si bien qu'il mourut à 88 ans. De son mariage avec E. K. von Meyer (contracté avant 1797), Saint-Glin avait eu quatre fils et trois filles. On ne connaît de façon attestée que le destin du cadet, Apollon (1815-1889), qui atteignit dans l'administration à Moscou le grade d'assesseur de collège, et laissa des ouvrages sur l'agriculture.

Les témoignages des contemporains, recueillis par Korf à la mort de Saint-Glin, sont des plus contradictoires :

Tous convenaient qu'il était un homme très intelligent, très instruit, même savant, très spirituel et fin ; mais, du point de vue moral, les uns le présentent comme un homme honnête, bon et juste, quoique un peu futile ou, comme on dit vulgairement, un peu « fêlé » et vantard ; d'autres, au contraire, font de lui [...] un homme sans principes et sans convictions, un insupportable menteur,

94. Voir RO IRLI, fonds 265 (*Russkaja starina*), bord. 2, n° 2499, f° 806.

95. *Russkaja starina*, 10, 1883.

96. Créé en 1771 dans le Faubourg des Étrangers (*Nemeckaja sloboda*), ce cimetière a d'abord accueilli les Allemands de Moscou, luthériens ou catholiques, puis tous les non-orthodoxes ; il est connu aussi sous le nom de *Inoverčeskij* (« des autres religions ») ou de *Vvedenskij*. (*NdT*)

97. Voir N. K. Šil'der, art. cit., p. 517.

toujours prêt à lancer les plus basses calomnies, et enfin redoutable amateur de pots-de-vin <sup>98</sup>.

Pogodine était, en revanche, d'une tout autre opinion :

Ia. I. de Saint-Glin me donnait l'impression d'être un homme plein d'honnêteté et de noblesse. J'ai pu en juger à la faveur de nos relations qui ont duré quarante ans, mais qui se limitaient à des entretiens et des échanges littéraires. Son désintéressement est prouvé par le fait qu'il a fini sa vie dans une quasi-pauvreté, ne bénéficiant que d'une pension ridicule. Il a vécu ses dix dernières années dans un isolement total, confiné dans deux ou trois petites pièces d'une maison de campagne située à Krasnoïé Selo (aux environs de Moscou), à ne se nourrir quotidiennement que d'une tasse de café et d'une assiette de soupe garnie de morceaux de viande grillée [...]. Je le trouvais toujours installé devant une montagne de journaux [...]. Ancien chef de la police secrète, il n'a jamais pu faire oublier la peur qu'il inspirait autrefois aux autres <sup>99</sup>.

Saint-Glin estimait lui-même qu'il n'avait en rien changé depuis ses années de jeunesse et il jugeait en ces termes ses qualités et ses défauts :

J'ai toujours été d'une santé fragile, doté d'un tempérament ardent et d'une imagination enflammée. Fébrile dans les petites choses, froid et serein dans les grandes. J'ai toujours aimé passionnément le savoir et n'ai jamais cessé d'étudier. J'ai toujours été chrétien dans l'âme, sans pourtant me plier aveuglément à bien des règles, mais je me suis toujours énergiquement opposé aux ennemis de la religion. J'ai aimé la Russie, ma nouvelle patrie, j'ai toujours eu un très grand respect pour le souverain, j'ai souhaité du bien à tous les hommes sans exception, mais tout le bien que je faisais me portait tort, peut-être parce que, dans chacun de mes actes, intervenaient de la vanité et de l'égoïsme. J'ai été sociable, pas toujours modeste, je partageais toujours les dernières choses qui me restaient avec mon prochain, ai rarement pu m'entendre avec quelqu'un, j'ai souvent excédé ma propre famille, et toujours, dès que je voyais la vilenie la plus infime, j'explosais, j'étais hors de moi. Ce genre de caractère a fait de moi un être en conflit avec tous les hommes et aussi avec lui-même. Avec mes supérieurs, hormis l'amiral Spiridov, je me suis toujours disputé. Je voyais toujours le côté sombre des choses et il suffisait qu'un homme, si haut placé qu'il fût, me fit une indécatesse, pour qu'alors je ne pusse rester dans les limites de la bienséance. Mon plus grand art a toujours été de ne pas avoir un sou tout en entretenant l'illusion que j'étais riche. Pourquoi cela ? La corde au cou, je dissimulais mes ennuis, ne confiais à personne que j'étais sans un sou vaillant, mais que de l'argent arrive, et c'était alors un bon repas ou une partie fine, quitte ensuite à mettre tout le monde, moi compris, au pain sec et à l'eau. Je n'ai jamais eu la santé aussi florissante, l'humeur aussi entreprenante, l'esprit aussi alerte, que lorsque je souffrais de l'adversité, ou de toutes les persécutions imaginables, etc. C'est ce qui explique que mes amis, dont Nicolas Alexeïevitch Polevoï faisait partie, m'ont souhaité toutes sortes d'infortunes en affirmant que c'était seulement dans ce genre de circonstances que mon courage se mani-

98. *Russkaja starina*, 3, 1902, p. 503-504.

99. *Russkij arxiv*, 1871, p. 1200.

festait. Lorsque tout va bien, je suis ennuyeux, mécontent de moi et des autres, par contre quand je dois me colleter avec le destin, tout va bien. J'ai aimé mes ennemis en les considérant comme mes meilleurs amis, comme garants de mes vertus, car grâce à eux je m'efforçais d'être meilleur. Ma plus grande faute aura été, jusqu'à un âge avancé, de ne pas participer à la vie, de considérer que chaque individu était aussi droit que moi et d'aller de l'avant, confiant en mon bon droit, sans me donner le temps de réfléchir. J'ai cru sincèrement au bien, sans nulle part penser à mal. J'ai préféré l'honnêteté et même les tourments, au service de la vérité suprême, à tous les biens de ce monde. Je prenais ardemment la défense des innocents, des outragés, mais je prenais trop ouvertement leur parti, en jetant l'opprobre sur ces messieurs qui les tourmentaient, les grands de ce monde. Tous ces défauts m'ont isolé, m'ont valu une nuée d'ennemis, m'ont attiré les plus effroyables médisances, sans pourtant arriver à ébranler une volonté de fer <sup>100</sup>.

On a là la situation habituelle où se retrouvent les mémorialistes, lorsque l'opinion qu'ils ont de leurs qualités et des motivations de leur conduite se trouve en complète contradiction avec celle de leurs contemporains. Saint-Glin était pourtant fort critique vis-à-vis de lui-même :

Comment ne pas tomber d'accord avec cet auteur dont le nom m'échappe, et qui affirmait que, pour ce qui est de l'imitation, nous avons des liens de parenté fort étroits avec les singes, avec cette différence que nous n'imitons pas tout comme eux, mais uniquement ce qui nous convient <sup>101</sup>.

Pour conclure, nous remarquerons qu'indépendamment de tout jugement de valeur sur les qualités morales de Saint-Glin et de la confiance que l'on peut accorder à son témoignage, on doit considérer les *Carnets* comme l'une des sources les plus importantes de l'histoire de la Russie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du XIX<sup>e</sup>. Pour les chercheurs, leur réédition avec commentaires représente un vaste chantier à ouvrir. Cet article ne prétend pas avoir éclairé tous les aspects de la biographie de Saint-Glin, nous nous sommes seulement efforcés de la restituer à la périphérie de la maçonnerie russe, à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Tout à fait étonnante aura été la destinée de ce gentilhomme gascon qui sut gagner la confiance des deux autocrates russes qui eurent recours à ses services dans des circonstances délicates. Témoin de cinq règnes, Saint-Glin était considéré, à l'époque des Grandes Réformes des années 1860, comme une relique vivante de l'époque de Catherine la Grande.

*Bibliothèque de l'Académie des sciences. Saint-Pétersbourg*  
(Traduit du russe par Roger Comtet)

100. Ja. I. De-Sanglen, *Zapiski*, *op. cit.*, p. 446-447.

101. *Ibid.*, p. 453.